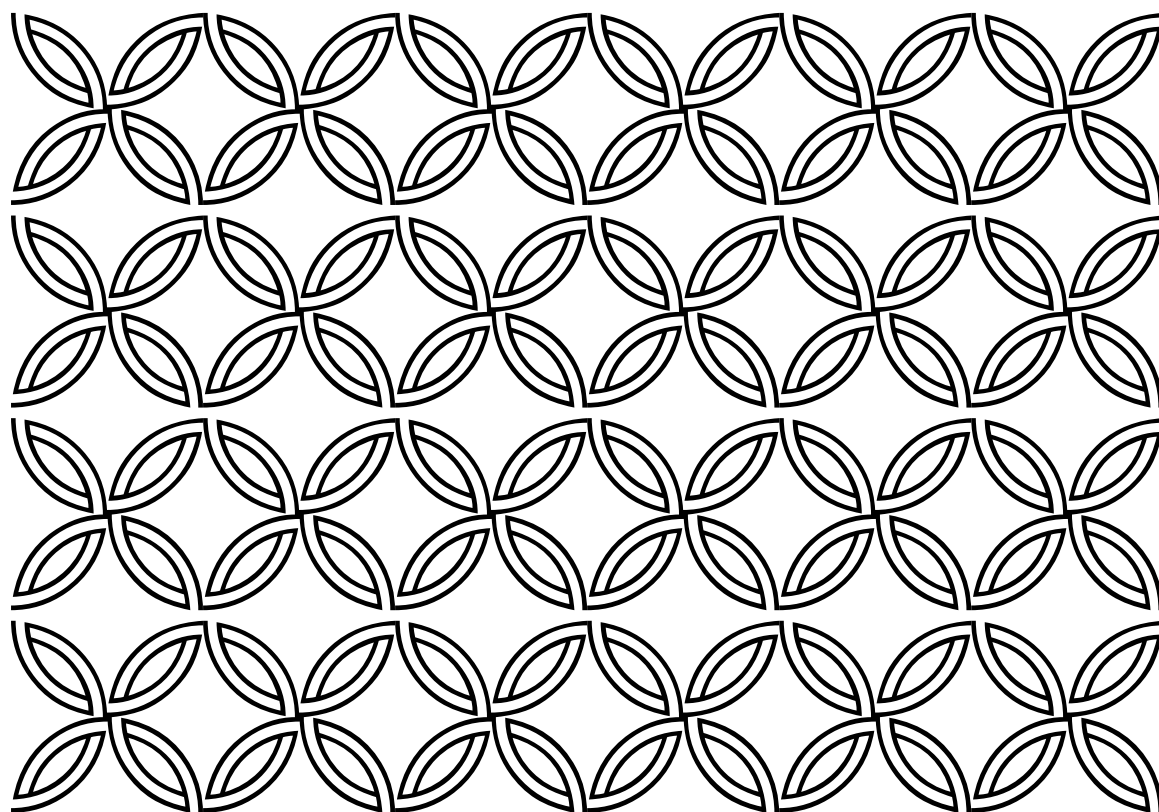


**SUR LES CHEMINS DE
L'ALÉATOIRE ET DE L'EXTRÊME**

**L'HISTOIRE VRAIE, EN FORME D'ITINÉRAIRE-
CONFESSION, D'UN HOMME EN CAVALE.**



Didier J.E. COUTANCEAU

Ce témoignage est dédié a tous ceux qui poursuivent une vie libre et y donnent corps

Mais aussi à ceux qu'un jour, j'ai rencontré sur mon chemin d'aventure. Beaucoup d'entre vous , êtes présents dans ce récit. J'ai fais le choix de ne rien changer à la réalité. J'ai gardé vos prénoms réels tout en omettant vos noms de famille, pour conserver l'anonymat. Exception faite, des personnes médiatisées et donc connues du grand public. J'ai aussi conservé tels quels, tous les noms de lieux. Certaines personnes son décédées depuis. Pour ceux qui sont toujours en vie et qui avez fait partie d'un des points qui constitueraient plus tard, une grande partie de la courbe de ma vie ; je vous livre à 54 ans , ce résultat -géométrique- singulier .

A vous, comme à tous les autres lecteurs, je vous propose de vous placer au début de cette courbe et de la suivre, dans la réalité de mes jours et de mes nuits..

© NO COPYRIGHT.

Aucun droit, aucun devoir. Juillet 2013.

PREFACE

En Français il n'y a qu'un mot pour dire cavale et aucun pour désigner celui qui la fait. Nous savons que le maquis corse a donné le mot français maquisard. Ce maquis on peut le «prendre», «s'y enfoncer», le «tenir», le «quitter». On peut employer aussi le terme « partir à l'aventure », les corses disent aussi « partir en gallura » cette région du Nord de la Sardaigne où se refugiaient de nombreux fugitifs de l'île au xix eme siècle.

La cavale n'est pas seulement réservée au truand de grand banditisme ou au terroriste , Nombreux sont ceux qui peuvent prendre ce chemin , pour des raisons bien diverses à un moment donné de leur vie. Il n'y a pas dans le fond de grandes differences entre une grande cavale médiatisée et une autre, anonyme . Il s'agit dans tous les cas de fuir de quelque chose.. Dans cette aventure, il ne faut pas non plus oublier le facteur durée, celle ci peut être longue ou courte.Plus elle est longue ,plus elle est difficile à organiser et à tenir. Dans mon cas,pour son extension dans le temps on peut la qualifier d'une VIE EN CAVALE. Voici donc mon histoire réelle, sans maquillage littéraire, à l'état brut.

MON ENFANCE : l'école buissonnière, la solitude.

Mon nom, Didier Jean Emile COUTANCEAU n'est pas connu du grand public. Je suis né en 1959 à Toulouse, France, et je suis le fils unique de René et Ernestine. Les premières années de ma vie se passent dans un hameau perdu de la Basse Ariège, qui compte une dizaine d'habitants, la Peyrère près du village de Bordes sur Arize. A l'âge de 7 ans je commence à fuir les obligations scolaires, en cachant mes cahiers de devoirs et notes pour qu'ils n'arrivent pas aux mains de mes parents. Je découvre une cachette singulière, une cavité, sous une grosse pierre dans un bois, au bord de la petite route qui me conduit à pied, de la maison à l'école du bourg. A 9 ans en Aout 1968, c'est le déménagement. Mes parents avaient fait construire une petite maison, , près du village du Mas d'Azil, dans un endroit vierge à cette date, au lieu dit La Salette ; de nouveau la campagne à l'état pur. Ici, pas même de hameau, une maison au milieu des champs. Le choc avec la vie sociale, le village et l'école, confirment en moi, mes idées de fugues. Mon bonheur, je crois à cette époque, c'est la vie dans la nature, comme les oiseaux où les bêtes sauvages. Il faut dire que j'ai le temps de les observer des heures et des heures dans ma solitude. Ils sont pour moi l'expression de la liberté totale. Je refuse de plus en plus la contrainte scolaire et je pratique l'école buissonnière. Les conflits de l'école, professeurs- élève, ne tardent pas à se transférer entre mes parents et moi. Souvent mon père emploie la solution radicale: une bonne fessée ou plus fort encore, si nécessaire, l'utilisation d'un nerf de boeuf, en guise de fouet, sur mon cul à l'air. Cela arrive chaque fois que les maîtres d'école donnent l'alerte sur mes comportements, comme par exemple mon refus à faire les devoirs. Mes absences, je dirai plutôt, l'école buissonnière, je la fais dans un grand parc forestier abandonné, chemin du collègue. Tout est simple pour moi, je n'ai qu'à bifurquer. Oui comme dans la vie, suivant le choix que je fais, les répercussions, dans ce cas, les chemins, nous conduisent à un endroit différent. Qui prend la décision de bifurquer, est toujours un acteur qui quitte les sentiers battus, pour créer son chemin, en prenant des risques comme l'interdit, l'inconnu. Dans le cas précédent, je vais tout droit pour descendre au village et aller au collègue. Ou bien, si j'ai peur pour me présenter à l'école, ou simplement je n'est pas envie d'y aller, je quitte la route. Sur son bord gauche, en prenant un sentier, un autre monde se découvre à moi. C'est le parc forestier de la Gloriette. Un lieu de vie, de paix, de silence, où le temps semble suspendu. J'y écoute la musique du vent et des oiseaux; combinée avec les jeux de lumières des rayons solaires, qui essaient de se frayer un passage dans l'épaisseur des arbres. Ma vie, solitaire est sentie comme plénitude à ces moments là. Des copains à l'école oui, mais de retour à la maison, je suis seul, mes parents travaillent. Je me retrouve libre à moi même pour penser, pour imaginer...Je pense et j'imagine sans cesse, je continue aussi à développer un contact très fraternel avec la nature. Mais j'ai une autre occupation très intéressante. Faire des recherches dans le grenier, autre point clef du domicile. C'est une véritable caverne d'Ali Baba, vieux livres en quantités, dans le fatras, je découvre quelques bouquins avec photos en blanc et noir de pornographie, mais aussi il y a des carabines, des fusils de chasse, des grenades au plâtre, des outils de toute sorte, de vieilles radios, la liste est courte. Mon père est un récupérateur de choses rares et moins rares, à temps perdu.

L'ADOLESCENCE : L'innocence perdue, la découverte de la haute montagne.

Une époque importante de l'année venait couper radicalement mes «occupations habituelles», c'était l'été où j'allais passer tous les ans, un mois de vacances chez ma cousine Marie Ange, un peu plus âgée que moi. Elle aussi est fille unique, nous sommes comme frère et soeur. La aussi, je me retrouve en pleins champs dans une ferme loin de tout, dans une belle région de bocage sur les premiers contreforts de la Chaîne des Pyrénées. C'est avec elle aussi que j'aurai mes premières expériences.. sexuelles à 12 ans. Ma cousine est comme une fenêtre vers l'extérieur; pour moi qui suis habitué au huis clos de la maison familiale entourée par le silence des plateaux calcaires du Plantaurel; avec en face, comme la bouche d'une gargouille, l'austère entrée Nord de la grotte du Mas d'Azil.

Nous nous entendons très bien avec Marie Ange et nous faisons les cents coups, comme des gamins de notre âge. Puis les années continuent à passer. Chaque fois que j'entre en conflit avec mes parents, ce qui est fréquent, je les menace. A l'âge de mon émancipation, à 18 ans, je les quitterai pour toujours. Mais aussi je leur dis, que je partirai loin du village pour d'autres horizons. En effet mes parents espéraient faire de moi une personne préparée, pour une carrière professionnelle réussie, l'espérance de tous ceux qui ont des enfants. Mais je les décevais radicalement avec mon refus d'obéissance, systématique, mon comportement rebelle. Pendant ce temps, depuis l'âge de 10 ans, grâce à l'initiative de mon père garde forestier et grand marcheur solitaire, je pratique souvent la randonnée de haute montagne. Je me souviendrai toujours de cette première grande marche avec lui, l'ascension du Port d'Orle dans le Couserans (Ariège), à 2300 m d'altitude. Six heures de marche pour découvrir tout à coup en haut du col, l'Espagne, où plutôt comme j'apprendrais bien plus tard, la Catalogne, sur l'autre versant des Pyrénées. Subitement, au milieu d'un silence infini c'est le choc, l'éveil de l'âme, devant le spectacle qui s'offre à moi. Les hauts plateaux du Pla de Béret; au fond à l'horizon, les montagnes du Parc National d'Aigues Tortes, sur la gauche une masse sombre immense, la forêt de Bonabé. Avec, à ses pieds, les restes du village abandonné de Montgarri. Toutes ces expériences motiveront encore plus mes désirs d'évasion, de grands espaces, et de liberté. Ensuite, à 17 ans je passe le B.T.A., un baccalauréat de technicien agricole, que je n'obtiens pas, je n'ai rien fait de bon la dernière année d'études. J'ai eu plutôt en ligne de mire, une amourette, une élève de mon lycée, qui m'a dominé l'esprit ces derniers mois. Je trouvais cela plus gratifiant et vivant, que d'étudier pour obtenir un diplôme, qui pourrait, simple hypothèse, me faciliter l'accès au monde du travail. Un an plus tard à 18 ans, je passe mon permis de conduire que j'obtiens. Mes parents m'achètent aussitôt une voiture R12 d'occasion, elle durera peu, un accident avec une copine, nous sortons indemne. Mais la voiture est inutilisable. Ils m'en achètent une autre rapidement pour remplacer l'accidentée. Mais ces cadeaux ne me maintiennent pas attaché à la famille. Pas plus que mes deux grands amis, Bernard et son frère Yves connus au Lycée agricole à Pamiers. Ils étaient mes fidèles compagnons d'excursions en montagne. Mais je maintenais malgré tout, avec eux une bonne relation les immédiates années suivantes..

LE SERVICE MILITAIRE : Loin des miens, vers de nouveaux horizons.

Comme promis à mes parents quelques années plus tôt, fuir de la maison était la priorité du moment, car l'âge de la majorité était arrivé. Je décide donc de m'inscrire comme engagé volontaire de 18 mois à l'Armée Française. Comme je veux être loin de tout, voir autre chose, rien de mieux que d'aller aux F.F.A (anciennes Forces Françaises en Allemagne) à Kehl. Nous sommes début Décembre 1979, quand j'arrive en Allemagne. Je m'accommode rapidement au temps sec et froid de la région. Il fait très froid, les matinées sont à - 15 degrés, où plus bas, souvent sur les bords du Rhin. J'adore ces sensations d'absolu.. Mais l'Armée que j'aime en tant que discipline et effort, dans les merveilleux paysages de la Forêt Noire au bout de quelques mois, devient routine. Il y a aussi en Mai 1980 cet incident, au cours de manoeuvres militaires au camp de Mussingen (Forêt Noire). J'étais chargé de conduire un P.A.A. (un pont amphibie automoteur) pour faire passer des véhicules, une «bête» de 40 tonnes, et j'ai un accident. Le véhicule sans personnel à bord, à l'arrêt, mais sans freins sur un parking avec une légère pente, se met en marche, prend de la vitesse pour une course folle. Il traversera une route du camp,, avant d'aller s'écraser un peu plus bas dans des landes. L'accident aurait pu être dramatique si à ce moment précis seraient passés des véhicules sur la route. Mon chef, un lieutenant me menace de punitions militaires: arrêt de rigueur, etc.. pour l'accident. Comme il le fait d'une manière un peu sauvage je ne tarde pas à riposter aidé par un sentiment de peur et de haine. Je lui lance vers la tête, une grosse clef anglaise de camion qui ne l'atteindra pas heureusement. j'avais ainsi compliqué un peu plus le problème. Mais j'évite ces possible représailles en téléphonant ce même jour à l'Ambassade de France à Rome. Un membre de ma famille y occupait un poste militaire important; nous en parlerons un peu plus loin dans le récit, pour d'autres raisons.

Je décide de toute manière, après un an de service, et venant d'être «promu» au grade de soldat 1er classe, de fuir, de devenir un déserteur. Rester au régiment n'avait plus aucun sens pour moi, et passer encore six mois pour attendre la fin du contrat, c'était beaucoup trop long.

LA DÉsertION DE L'ARMÉE.

...UNE CAVALE QUI MARQUERA MA VIE POUR TOUJOURS.

Le jour J de la fuite, j'avise de mon départ immédiat ,un de mes compagnon de chambre, Jeannot, qui lui aussi est du Sud du pays . Ce n'est pas que nous soyons de grands amis . Mais pour être les seuls de la région Toulousaine et les seuls engagés volontaires de 18 mois, nous avons une bonne relation . Voila donc, que l'idée intéresse mon copain et qu'il s'invite pour m'accompagner . Mais où? Je n'avais rien de précis comme plan, où aller et comment?. L'organisateur de tout cela, à partir de ce moment ce serait moi. Jeannot suivrait, en accord avec mes décisions. Notre motivation et le destin firent le reste. A la nuit tombée , de la mi septembre de l'année 1980 vers 22 h. nous échappons de la caserne du 32 eme Regiment du Genie de Kehl avec pour tout équipage un sac a dos chacun , une tente et quelques vêtements. Franchis les murs de la caserne , nous sommes déjà au milieu des champs où l'orage éclate; nous prenons une bonne douche .C'est super pour commencer notre périple, c'est l'inconnu devant nous, en pleine nuit. Nous essayons de nous diriger à pied au pont de Kehl à 4 km environ. Là, se trouve la frontière Franco- Allemande que nous passerons sans difficulté avec un taxi, bien que nous soyons soumis à un contrôle d'identité et de bagages à la douane Allemande. Je me souviens que nous avons présenté nos papiers militaires, et avons dit , «nous allons en permission», c'était un vendredi . Au bout de demie heure environ le taxi nous laisse de l'autre côté du Rhin à Strasbourg dans le centre ville. Il est tard , 23.30 ,nous cherchons une pension. Nous y resterons 3 ou 4 jours le temps de savoir ce que nous allons réellement faire. Se réunissent avec nous ,nos 2 copines connues quelques mois avant. Nous leur expliquons notre situation. Nous avons très peu d'argent pour vivre ,à frais réduits une semaine au plus. Au bout de ces jours d'incertitude à Strasbourg passés en compagnie de nos amies, qui n'en croient pas leurs yeux, je propose à Jeannot d'aller en Corse nous mettre au vert. Parce que maintenant, nous devons déjà être déclarés comme déserteurs et recherchés comme tels par les forces de l'ordre. Donc nous n'avons plus de temps a perdre.

Commence alors ,un véritable tour de France en train payé en partie, par l'Armée Française. Nous utilisons nos documents militaires pour avoir une réduction de 80 pour cent sur les billets, nous parcourons les villes du pays en rond dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. De Strasbourg à Paris, puis Limoges, et Toulouse où , dans cette dernière ,nous faisons un arrêt. J'ai une copine qui peut être pourra nous aider économiquement. C'est une ariegoise comme moi et un ancien flirt qui travaille ici.. Nous lui expliquons la situation, elle se propose de nous donner un peu d'argent, cela nous est bienvenu. Par amis interposés, nous savons que nos familles sont préoccupées pour nous, elles ont été avisées de notre désertion par la Gendarmerie. Et nous ne leurs avons donné aucun signe de vie et nous ne pensons pas le faire. D'ailleurs quand Jeannot s'est proposé pour faire partie de l'aventure, je lui ait dit qu'il devait oublier complètement toutes ses relations anterieures, c'était fondamental.Nous

repartons en train de Toulouse et continuons notre tour de France, direction Marseille. Là, nous achetons le billet du bateau pour la Corse, Ajaccio. Mais nous devons attendre le jour suivant. Nous dormons dans la même gare maritime et à un moment donné, des policiers viennent nous demander les papiers d'identité. Nous présentons, les papiers militaires et je leur explique, Jeannot restant toujours en second plan dans ces situations délicates, que nous allons à la base aérienne militaire de Solenzara (Corse) pour faire des travaux du Génie, corps auquel nous appartenions en Allemagne. Cela était évidemment faux, mais nous aida peut être à sortir de cette mauvaise rencontre. Enfin l'heure d'embarquer arriva et nous voilà heureux de quitter Marseille en fin de soirée. Nous jetons une monnaie à la mer, ça porte chance dit-on.

LA CORSE : Pour se mettre au vert.

Le lendemain nous étions dans un autre monde, nous étions loin de tout, nous étions en Corse. Arrivés au port d'Ajaccio, toujours la même question, où aller? Tout se décidait sur le moment. Il fallait essayer de trouver un petit job pour survivre de forme presque immédiate. La réalité était qu'arrivés en terre Corse nous n'avions presque plus d'argent, de quoi tenir deux jours peut être. Nous décidons descendre plus au Sud après renseignements pris chez les locaux, pour essayer de nous faire embaucher à la vendange, nous sommes à la mi septembre, nous allons après recommandations, à 70 km d'Ajaccio, au village de Sartène, une région de vignes. Arrivés dans ce village de semi montagne dominant le beau golfe du Valinco, nous nous rendons compte que nos rêves ne peuvent se réaliser. Cette année la vendange a été retardée de 15 jours à 3 semaines en raison du mauvais temps. Le problème est que nous ne pouvons attendre autant de temps sans le sou. Nous décidons de descendre sur la côte à Propriano, petite ville, au bord du golfe. pour essayer de trouver du travail dans la pêche à la langouste. Des pêcheurs pourraient nous y embaucher, nous dirent des habitants de Sartène. Après avoir localisé et arpenté la petite ville nous rebroussons chemin vers l'extérieur de la cité, à 1 km environ de l'entrée de Propriano. Là, nous pénétrons non sans difficulté dans le maquis une centaine de mètres et nous installons nos tentes militaires pour y faire notre «quartier général». Nous sommes ici incognitos, personne ne viendra nous déranger. Anecdote, le médiatisé Yvan Colonna 30 ans plus tard, choisira tout près d'ici, le Mont Barbatu de 500 mètres d'altitude dominant le golfe du Valinco, pour se fixer dans les derniers temps de sa cavale. C'est là, en 2003, que le nationaliste corse fut arrêté, après 5 ans reclus dans le maquis. Ah, le maquis corse à quelque chose de magique et mystérieux, mais surtout de protecteur. Débusquer quelqu'un dans cet enchevêtrement spectaculaire, d'arbustes méditerranéens, c'est pratiquement impossible.. Combien sont ceux qui s'y sont cachés, quand ils étaient poursuivis? On ne le saura jamais. Mais pour nous, pas question de rêver, ou de faire des spéculations; c'est la survie qui nous préoccupe. Les jours passent, et nous n'avons plus d'argent, nous ne pouvons plus faire d'achats pour nous alimenter. Notre subsistance se fait grâce à une vigne toute proche. Nous mangeons des raisins en quantité, mais rapidement viennent les effets négatifs d'une aussi abondante diète, la diarrhée. Nous pensons à voler pour survivre, en détruisant une vitrine de charcuterie, à l'heure de la fermeture du local à la mi journée. Les patés, saucissons, jambons, que nous voyons chaque jour en passant sur le trottoir augmentent notre faim, mais pour le moment, nous ne passerons pas à l'acte. Certainement tout aurait été, à partir de cela beaucoup plus difficile pour nous. Chaque jour nous allions près du port de pêche de la petite ville pour essayer de

trouver embauche mais rien du tout . Un soir, miracle, à la tombée de la nuit un enfant gitan d'une dizaine d'années s'approche en bicyclette, vient parler avec nous, notre situation expliquée, il nous demande de l'attendre , il reviendrait dans 10 mn En effet ce jeune gitan nous apportat de retour ,un camembert et du pain pour manger, quelle fête, quelle joie pour nous.L'esperance renaissait. Et ce n'était pas fini, l'enfant qui était resté avec nous pendant que nous mangions nous presenta un marin pêcheur bien connu dans la ville. Lequel se promenait sur la jetée du port ,et montrait un certain intérêt pour les voiliers arrivés dans l'après midi .Un homme agé d'une cinquantaine d'années, bien taillé, droit comme un chêne,, le visage brulé par le soleil ; avec une casquette de pêcheur et le typique maillot rayé de marin; c'était Antoine. Ayant pris connaissance de ce qu'il nous arrivait, il n'hésitait pas à nous proposer de travailler avec lui le jour suivant . IL fallait se présenter devant sa barque à l'aube à 05.30 du matin pour la pêche à la langouste. C'était incroyable. Nous revivions tout à coup.

LA FAMILLE RECCO : l'hospitalité corse et bien plus.

Le jour suivant nous arrivâmes les premiers à la barque, une barque de pêche modeste de 5 à 6 metres de long et 2,5 m. ou moins de large dans la partie la plus ample. Quelques minutes après, arrivèrent des femmes et quelques hommes tous look touristes, ils étaient bien 6 ou 7 . Ils nous disent avoir été spontanément invités la veille .Quelques instants plus tard arriva Antoine et un homme beaucoup plus vieux , 80 ans, peut être. Ce dernier était très en colère avec Antoine; comme ils parlaient en corse, nous ne savions pas ce qu'ils disaient, une discussion entre père et fils semblait il. Mais enfin , cela ne nous préoccupait pas, bien que surpris de voir autant de monde réuni pour une embarcation aussi petite. Nous étions contents d'avoir trouvé du travail pour survivre au moins pour un jour. En effet à bord ,au milieu de tous ces touristes, Antoine nous explica notre travail . Il fallait l'aider à remonter les filets à la barque et à sortir des mailles ,les poissons, et les langoustes. Puis retourner en mer, redéposer le matériel dans les zones de pêche, cela en soirée. Aussi, ce même jour nous fûmes invités dans la famille moi et Jeannot à midi pour partager le repas . Ce fût notre premier repas chez les Recco, avec le père, le vieillard qui accompagnait Antoine dans la barque, sa mère Micheline , et lui même . Préalablement nous avons reçu notre premier pécule en noir bien entendu, et l'assurance que demain et les jours suivants nous continuerions à travailler avec lui. Nous mangerions en famille tous les midi . Et au lieu de dormir dans le maquis, nous étions invités à nous installer sur un grand balcon couvert , de leur modeste maison, qui était en bord de plage . Ce que nous acceptions de bon grés . C'était la fameuse loi de l'hospitalité Corse. Mais les surprises ne s'arrêtèrent pas làLe jour où commençait notre nouvelle vie, Antoine avait convié les touristes invités à la partie de pêche du matin , à venir ,déguster des langoustes grillées sur la plage au son de la guitare et accompagnées d'un bon vin le soir même. Maintenant nous comprenions pourquoi le père d'Antoine était en colère , partie du revenu serait sacrifiée à la fête. Comme cela , nous le vîmes par la suite,avait lieu très régulièrement, le père en aurait raz le bol .Nous avons remarqué aussi sur la barque , et sur la plage au cours de ces soirées, un Antoine entreprenant , avec les femmes , un célibataire joyeux, pensions nous. Cela se répéterait chaque jour, les invitations à la pêche à la langouste et souvent aussi les soirées. Chaque fois avec des touristes différents; toujours avec une majorité de femmes , quelques unes accompagnées de leur mari, ou copain. Ce qui compliquait quelquefois les choses jusqu'à une certaine violence, Antoine s'approchant avec liberté un peu trop près,de ces dames .Notre situation nous était assez désagréable à ces moments là. Quand au travail de la pêche ,pour nous tout allait bon vent. Nous étions payés tous les jours au noir et sans aucun problème

particulier. Exception faite, d'une violente tempête début Novembre qui nous surprenait au large et nous provoquait une grande peur. Il y avait un autre travailleur avec Antoine, un jeune, un peu plus âgé que nous 25 -27 ans environs , je ne me souviens plus de son nom. C'était un évadé de la prison de Fleury Merogis. Evadé?. Oui, enfin Il avait profité d'un permis pour ne pas réintégrer les murs, et pensait que se mettre au vert en Corse était la solution, pour prendre du recul; ce que nous pensions nous aussi quand nous decidâmes aller dans l'île de Beauté. Rapidement comme dans tous les villages où petites villes, nous fûmes avisés par les personnes rencontrées dans les bars, que la famille ou nous étions présentait des caractéristiques très particulières: Pour résumer elle avait été marquée par plusieurs assassinats, règlements de comptes, vendettas .. ce qui en Corse n'a rien de très étrange ni suspect. Mais aussi qu'un des frères d' Antoine était un des hommes les plus médiatisés de France pour ses assassinats en séries, 7 au total, il s'agissait de Thomy Recco. Il aurait tué son oncle, quand celui ci garde pêche l'aurait surpris au braconnage à la dynamite, ensuite sur le continent , trois caissières d'un super marché à Beziers, puis les trois membres d'une famille à Carqueiranne, près de Marseille . Quand à Antoine les mauvaises langues du village savaient qu'il aimait aller faire la pêche à la langouste , entouré de femmes, des touristes toujours de passage. Mais tous étaient unanimes pour dire que la famille Recco était un exemple, comme grands travailleurs et professionnels de la mer . De toute maniere la loi du silence qui règne en Corse, interdisait de dire plus que ce qui se savait par les médias. En dire plus pouvait représenter un certain danger. Nous, nous voyions les gendarmes venir souvent chez la mère Recco à la maison justement, avec en mains des documents, judiciaires certainement...Nous restions cachés dans le balcon quand cela arrivait. Ils étaient là 5 à 10 minutes , puis ils repartaient sans plus, sans remarquer notre présence . Pendant trois mois nous avons vécu chez les Recco, mais durant cette période à un certain moment, des va - et - vient de la gendarmerie sur le port, correspondant aux moments où nous y passions , nous préoccupèrent sérieusement. Nous decidâmes alors abandonner la maison du pêcheur, pour nous installer avec nos tentes de campagne dans une calanque inaccessible entre Propriano et Campomoro, un hameau cotier ,un peu plus au Sud. Nous y resterions une semaine environ. La aussi Antoine faisant honneur à l'hospitalité corse nous apportait , en barque à manger tous les jours. C'est là aussi dans cet endroit idyllique, paraissant aux côtes de Croatie (d'après notre compère de Fleury Mérogis) que nous détruirions dans un feu de plage nos documents militaires, carte d'identité militaire et permis de conduire militaire, pour ne conserver que les documents civils. Jusqu'à présent nous avons menti à Antoine et à sa famille, ils connaissaient la version que nous avons expliqué aux habitants du village. « Nous étions jeunes étudiants routards et nous faisons une traversée de l'Europe, du Nord au Sud à pied, en nous arrêtant quelque fois pour travailler afin de survivre». Mais justement à ce moment crucial de notre séjour, la possibilité d'être traqués par les gendarmes , nous fit confier la vérité à celui qui pratiquait avec nous, la loi de l'hospitalité jusqu'à l'extrême . Nous lui expliquions donc que nous étions déserteurs de l'Armée. Je me souviens qu'il n'y avait pas eu de jugement de sa part.

Quelque fois quand il n'avait pas beaucoup de travail ,en fin de saison mon copain restait seul avec lui . Moi , je devais aller aider son frère Jeannot qui était pêcheur, lui, à Tizzano au sud de Propriano. Tizzano , c'était un petit port d'opérette dans une calanque miniature: 4 à 5 barques et 2 ou 3 maisonnettes au bord du rivage. L'image parfaite du bout du monde : l'infini d'une terre de roches blanches, parsemée d'une végétation rachytique, isolée de tout, sans aucune construction, sur plusieurs kilomètres; se conjuguant avec le bleu de l'infini de la mer Méditerranée , regardant vers la Sardaigne toute proche. Un homme réservé, calme, Jeannot , préoccupé seulement par la pêche, ici pas de touristes à bord encore moins des fêtes. C'est là précisément , qu'un des frères de Jeannot, avait été victime d'une mort violente quelques années auparavant: Il rentrait de la pêche , sur le petit port des hommes en cagoule

armés de pistolets mitralleurs l'attendaient. Il n'eut même pas le temps de descendre de la barque. Une autre mort avait aussi frappé la famille, encore un frère, celui là , pêcheur de corail, qui avait participé à des missions du Commandant Cousteau en Méditerranée, , avait eu un accident de décompression au cours d'une plongée.

Les temps de repos , à Propriano, de longues heures, nous les passions au bar, avec des canettes de bière et en avalant aussi quelque pastilles de Néocodium, (« conseillées» par notre compagnon de travail de Fleury M.) une dizaine chaque fois. Les pharmacies de la ville qui n'étaient que 3 ou 4 nous avaient repérés .Au bout d'un mois environ, elles refusèrent de nous vendre ce «médicament» qui était en vente libre, pourtant, mais dangereux à hautes doses pour la codeine. Pas question de drager des filles, je veux dire des Corses, c'était risqué . Elles appartenaient aux corses. Donc peu de distractions à part celles là. Une fois nous fûmes à pied et en austomp avec Jeannot , le compagnon d'épopée,dans la montagne à quelques kilomètres au Nord Est de Propriano, près du village de Zona. C'était une fin de semaine, nous avons été chercher des châtaignes. Nous passâmes une nuit dans la forêt, à la belle étoile, nous dormîmes dans des sacs de plastique, la soirée avait été humide, mais sans pluie. L'automne était avancé , nos «vacances» aussi. Jeannot devenait de plus en plus nerveux il sentait que cette fugue n'avait pas de sortie possible. Il pensait chaque jour un peu plus, à un retour en France à Toulouse dans sa famille dans un premier temps, avec de se rendre comme déserteur à son régiment en Allemagne. Pour ma part j'avais encore de l'espoir pour de nouveaux horizons , le Nord de l'Afrique. En effet le collègue de Fleury Merogis , qui avait passé suffisamment de temps en prison ,et nous devançait pour la débrouille. nous proposa quelque chose. Il devait nous faciliter des faux passeports , pour que nous puissions aller vers le Maroc où l'Algérie. Ce ne fut que du vent.Ce gars disparut du jour au lendemain après nous avoir fait payer une quantité importante et les passeports n'arrivèrent jamais.

DES DÉSERTEURS FATIGUÉS : Le retour aux quartiers.

Je décidais finalement avec Jeannot, de préparer le retour sur le Continent ,comme disent les corses. Nous étions au début Décembre 1980 Nous avisions alors nos familles désespérées après 3 mois sans nouvelles. Nous passâmes ,moi en Ariège au Mas d'Azil et Jeannot à Toulouse quelques jours chez nos parents ,pour nous récupérer et voir la forme de réintégrer l'Armée. J'avais à cette époque un oncle qui était général de brigade de l'Armée de Terre ,et en tant que tel, diplomate, Attaché Militaire à l'Ambassade de France à Rome, Roger. Il y avait aussi, un autre membre de la famille, Commissaire Divisionnaire de la Police Nationale à l'aéroport de Lyon, Hugues ,les 2 actuellement décédés. Le policier organisa une rencontre entre moi , Jeannot et le chef de cabinet du Directeur Général de la Gendarmerie Nationale, le commandant N. à l'édifice de la rue Saint Didier à Paris. Nous étions chemin du retour en Allemagne. Dans le bureau de Paris devant nous, ce chef de cabinet appela par téléphone un haut responsable militaire français de Baden Baden ,(Allemagne) pour étudier la manière de faire en sorte que nous ne soyons pas arrêtés comme déserteurs au passage de la frontière franco-allemande à Strasbourg. Il semble que cela aurait augmenté la peine de prison militaire ou d'arrêts.. Après un moment d'entretien téléphonique avec son homologue et plusieurs solutions, deux se dégagèrent. Nous faire passer la frontière dans une voiture des services de renseignements français ou bien nous laisser passer le pont de Strasbourg sans nous contrôler, après avoir signalé l'horaire du train dans lequel nous voyagerions. Cette dernière solution fut la retenue. De retour au régiment ,par nos propres jambes,nous fûmes mis en arrêt immédiatement, pour 31 jours.Nous passerions Noël et le jour de l'an derrière les barreaux, mais pour le moment sans prison militaire. Au bout de 2 ou 3 mois nous étions cités au tribunal militaire des F.F.A. de Landau (Allemagne) , mais la peine fut celle qui avait

été exécutée à la caserne. Il n'y avait donc pas de prison . Cela certainement pour l'intervention des membres de la famille qui à l'époque occupaient des postes importants dans ces secteurs.

En Mai 1981, le contrat militaire se termine, retour en Ariège. François Mitterrand vient de gagner les élections . Je ne m'imaginai pas la tragedie qui aurait lieu en Corse à Propriano quelques mois plus tard, en septembre de cette même année . Ce n'est qu'un an après en 1982 que j'apprend, comme tous les français, par les journaux et en grand titre de faits divers , qu' Antoine Recco vient d'être arrêté et accusé du meurtre de deux jeunes filles disparues dans le Golfe du Valinco, près de Propriano...Deux jeunes filles seraient un jour montées dans sa barque et n'auraient jamais plus été revues ..Antoine oui lui, qui nous avait donné sans limite son hospitalité , c'est homme de coeur . Enfin, l'homme est vraiment mystère. Nous sommes tous ,mystère.

Quand j'apprends la nouvelle, très surpris ,une sorte de courant électrique traverse mon corps. je suis dans un bar de Saint Girons ,en train de boire une chope de biere avec un collègue de travail breton qui est venu s'essayer aux travaux forestier dans l'Ariege. Un type sympa qui voulait vivre en néo rural et qui était integrant de l'équipe de forestiers. A cette époque, je travaillais, depuis plusieurs mois, comme homme des bois, dans une entreprise de reboisement. Toujours le contact avec les grands espaces ,le sauvage, chaque fois que cela m'était possible.

Un peu plus tard, quelques mois après, fin 1981 ,je rencontre une jeune femme, Clarisse, dans une boîte de nuit de la région , nous décidons vivre ensemble, rapidement. Plus que l'amor , j'avais un motif d'éviter un possible retour durable dans la maison familiale. Au bout d'un an, mariage, bientôt une fille, Virginie, et 9 ans de vie en famille . Pendant ce temps , après avoir démissionné de l'entreprise forestiere, je m' imagine une maladie imaginaire à la tête, on ne me detecte rien après de nombreux examens évidemment, mais j'insiste, je continue le jeu : «... tomber au sol , comme si subitement j'avais une perte de connaissance, des crises convulsives , épileptiques,....» . J'arrive ainsi à être durant 2 ans en arrêt maladie et à me bénéficier d'une pension de la Securite Sociale pendant 3 ans de plus, mais aussi j'obtiens une prime d'une assurance vie . Je commence d'en avoir assez, de cette vie trop tranquille et, subitement je guéris. Alors pour vivre je m'invente une profession de Sorcier Radiestesiste. De l'argent facile quoi, en écoutant les misères des autres et en promettant solutionner tous leurs problemes. Mais la stabilite m'ennuie rapidement . Ici aussi, tout est trop facile, monotone , en plus, cela me maintient en relation avec les familles respectives, les obligations sociales etc. Paradoxe, je décide d'embaucher ma belle soeur Corine , ainsi j'ai un peu d'air nouveau avec elle.Oui, nous nous entendons bien , nous avons des choses en commun : entre autre ,nous sommes de grands rêveurs tous les deux.

CES PETITES CAVALES DÉGUISÉES EN..

... VOYAGES D'AFFAIRES.

Les Antilles différentes des cartes postales.

En 1992, générant des bénéfices confortables avec ma « profession », pour fuir l'horizon quotidien, je m'invente des obligations professionnelles imaginaires. Aller visiter d'hypothétiques clients Outre Mer. Ils demanderaient mes services de sorcier. Voilà qu'en cette même année, à la fin Août, je voyage aux Antilles à la Guadeloupe à l'île des Saintes. Ce sera un séjour de 15 jours, Je suis comme un Robinson sur ces plages casi désertes. J'y suis allé avec une avionnette qui fait la liaison depuis l'île principale. L'ambiance à bord, est celle d'un autobus de campagne, juste une dizaine de personnes, des insulaires, qui viennent du marché. Nous sommes entre les cages de poules, lapins et autres animaux domestiques, et des corbeilles de fruits et légumes. L'avion est très vieux et les turbulences font ce vol de vingt minutes beaucoup plus long. Dans l'île, pas de voiture, et peu de touristes, un paradis miniature. Surprenant, les habitants ne sont pas noirs, comme dans les îles voisines, ils sont blonds. D'anciens marins bretons peut être corsaires disent les insulaires, si seraient installés il y a deux cent cinquante ans environ. Peu de temps après, en Octobre je m'invente un autre voyage pour répéter la même destination et la même durée de vacances. Cette fois, ça ne se passera pas si bien, un jour sur la plage on me volera, l'appareil photo, un peu d'argent liquide et les clefs de l'hôtel. Mais rien de grave, ni exceptionnel pour qui voyage.

L'île de Madeira. Autre chose que son fameux vin.

Prenant goût à échapper aux obligations du couple, un mois plus tard en novembre 1992, je m'invente un autre client à l'île de Madeira (Portugal). Là, je vague 3 semaines environ entre Funchal, la capitale cotière et la montagne. C'est beau mais pas suffisamment sauvage à mon goût. Il y a beaucoup d'anglais, de touristes bien sur. Mais un jour je décide de faire une excursion à pied, un chemin de chèvre repéré quelques jours avant, en faisant une visite en taxi dans l'île. Je vais ainsi découvrir le cirque volcanique du village de Curral das Freiras, dans le centre de l'île, en solitaire, loin des hardes. Ensuite les jours suivants, j'irai à un îlot tout proche, qui semble échapper à cette pression touristique, Porto Santo. Ici tout est tranquille, Quelques insulaires, des ânes dans les landes sèches et quelques moulins à vents. Une plage immense aussi, de 7 ou 8 km, presque déserte et qui aurait des vertus thérapeutiques.

Puis c'est le retour en France, ma belle soeur qui me fait office de secrétaire et moi devenons amants, mais ceci aussi, devient lascivité et surtout un danger réel au fil des mois qui passent. Elle est mariée et vit près de chez moi. Je dois couper court à cette situation immédiatement, mais je le fais d'une forme inimaginable. Je contracte les services d'une détective privée, à qui je ne demanderai pas de faire une investigation car je lui ai tout préparé moi-même. Je lui propose mon plan: « Certains de mes clients ont contracté ses services pour avoir des preuves comme quoi, les travaux que je propose ne sont pas faits dans les conditions prévues. Elle doit me faire une filature (quelle ne fera pas évidemment) pour voir à quoi je passe mon temps... elle doit découvrir l'adultère et le révéler aussi à mon épouse. Pourquoi à elle aussi?, parce qu'un client bien intentionné, la connaissant personnellement, pense lui rendre service en lui communiquant le «délit». C'est à partir de là qu'entre en jeu son véritable travail :

Cela est fait dans les jours suivants. La détective se réunit avec mon épouse dans un café de la ville après avoir convenu le R.D.V. par téléphone. Et évidemment le scandale éclate dans toute la famille. Alors je traite de me faire petit, devant cette situation inconfortable, mais voulue, puisque provoquée par moi-même.

Plus loin à 11 000 km... l'Argentine.

Je dois donc devant tout cela, fuir à nouveau, Février 1993, un autre « client » à visiter à Buenos Aires (Argentine) cette fois. J'avais dit à mon épouse que j'y resterais environ 15 jours, j'y ai passé 3 mois jusqu'en Mai. C'est l'aventure aussi pendant ce temps, à peine arrivé à Buenos Aires, je suis victime d'un vol par des chauffeurs de taxi, huit cent euros d'argent liquide que j'emportais dans un attaché case. J'apprends par l'hôtesse, que cela est quelque chose de courant ici, les faux taxis qui volent les touristes... Heureusement j'ai une carte de crédit qui me sauve de cette situation. Rapidement je fais des connaissances. Dans l'hôtel pension dans lequel je loge, existe un petit monde à part, qui n'a rien à voir avec l'ambiance trépidante des rues du centre ville. Je m'aperçois que je ne suis pas le seul français, un gendarme retraité qui projette d'aller visiter plus au sud, Peninsula Valdés, une réserve naturelle, s'approche quand il apprend ma mésaventure des jours précédents. Il m'explique qu'il a été aussi volé par des chauffeurs de taxi quelques jours auparavant. On l'a jeté à l'extérieur de la voiture sur le bord de la chaussée, entre l'aéroport et la capitale, et on lui a volé tout ses documents et argent. Il attend que le Consulat de France l'aide à résoudre cette situation..Avec lui parlant dans le couloir, un jeune homme Français aussi, d'à peine 18 ans. Lui, veut tenter de vivre et travailler en Argentine, c'est son rêve dit-il. Il vient d'arriver et passera 3 mois pour formaliser sa résidence, plus tard il trouvera un emploi dans un Mac Do. Un ou deux jours après, toujours dans les couloirs, je rencontre deux autres compatriotes, un homme qui a la soixantaine, originaire de Nice. Il a fui la France, poursuivi par le fisc semble-t-il, il a dû abandonner rapidement sa boutique de vêtements, et il est venu ici, pour se mettre au vert. C'est à la mode en France à cette époque de se réfugier en Argentine. L'ancien maire de Nice Jacques Médecin y est «caché» depuis 1990, après avoir été au début de sa cavale à Punta del Este, sur la côte Atlantique de l'Uruguay. On l'a vu à la télévision en France, vendre sur les plages de cette ville côtière, des tee shirts pour survivre, expliquait-il, il serait venu sans rien, une malette avec le juste nécessaire. Mais quelques mois plus tard on le voyait aussi à la télé, ouvrir un restaurant à Buenos Aires.... Le niçois de l'hôtel, est accompagné d'un français plus jeune, son associé d'affaires, un homme de 45 ans environ qui parle parfaitement l'espagnol. Lequel est divorcé et a vécu auparavant plusieurs années avec une argentine au Nord du pays. Il y faisait, me raconte-t-il lui-même, de petits négoce de frontière avec la Bolivie par toujours très clairs. Il aurait collaboré comme homme de renseignement d'Interpol dit-il. Une personne nerveuse, qui paraissait

dangereuse et qui dominait parfaitement le sexagenaire, qui semblait le maintenir économiquement. Ce dernier, d'ailleurs, sera aussi menacé par lui, plus tard, devant mes yeux, avec une arme. Il aurait aussi été prissionné, au moment de ses problèmes à Nice, pour quitter la France avec les capitaux qu'il lui restait afin de les «reinvestir en Argentine en montant une société», .

Les femmes ont aussi fait parti de ce séjour. Une brésilienne précieuse de 25 ans du Sud du Bresil de Sao Paolo, qui était venue en stage dans une banque, pour quelques mois. Une relation sans avenir, son futur époux l'attendait dans son pays. Mais ce fut quelque chose d'intense et qui dura près de trois mois. Une relation rare semi platonique mais amoureuse, une compagnie céleste que l'on n'oublie pas facilement. Ensuite vinrent les deux femmes de ménage de l'hôtel, celles là plus physiques, une la quarantaine, l'autre jeune de 23 ans venue du Nord du pays pauvre, pour tenter une nouvelle vie dans la capitale. La troisième de l'hôtel, la gérante et femme mariée, qui voyait la situation au jour le jour, était un peu jalouse, pour le va et vient de mes copines quand elles venaient me voir.. Elle me disait. Voyons Didier tu ne seras pas «mujeriego» homme à femme. Moi je lui répondait je ne comprends pas ce que tu me dis... C'était une bonne excuse, car je ne dominais pas l'Espagnol complètement. En Mai quand je décide quitter le pays, je vois chez un antiquaire, un missile désarmé. C'est impressionnant revenir avec cela en France: un engin d'un mètre de long environ et vingt cinq centimètres de diamètre, en guise d'objet de décoration du salon, original, disai je. J'ai envie de l'acheter. Comme l'argent me fait défaut je demande à ces deux français, le niçois et «son associé» avec qui je prenais l'apéritif de temps en temps, de m'aider économiquement. Ils acceptent. Mais le jour de mon départ, vers la mi Mai, au tout dernier moment, je décidais de ne pas acheter ce missile; pour les possibles problèmes à l'enregistrement des bagages au contrôle douanier de l'aéroport. J'avais convenu avec les «pépères» que je leur rendrais l'argent à mon retour. Je leur avait fait croire que je retournerai en Argentine sous 15 jours ce qui était faux. Donc je les avait volé en définitive. A mon arrivée en France mon retour en famille à été très froid. Tout s'accumulait: l'adultère récent et les 15 jours d'un séjour qui s'était converti en trois longs mois pour ceux qui m'attendaient.

LA GRANDE CAVALE

Je suis alors sous une pression qu'il m'est très difficile de gérer. Sans aviser personne, quelques jours après mon arrivée, je m'occupe de faire les gestions pour échapper à nouveau, en achetant un billet d'avion pour le Paraguay cette fois, Asuncion. Ce voyage était prévu, pour dans un mois vers la mi Juin, le temps de faire les formalités nécessaires visas vaccins etc.. En attendant je prépare en cachette tout pour le futur voyage : vêtements etc.. sans éveiller aucun soupçon. Cette fois c'est décidé, ce sera la grande cavale. 19 JUIN 1993. 9 heures du matin. Je charge ma voiture avec les bagages et je prends la route. Ma femme est déjà partie travailler. Elle sait depuis la veille que je dois aller à Toulouse visiter un « client » et que je reviendrai en soirée. C'est simplement une de mes stratégies pour gagner du temps. Vu qu'en soirée si tout va bien, je dois être à l'aéroport de Bordeaux pour embarquer dans l'avion, d'Asuncion. Ce qui se réalisa. Au préalable je laissais mon véhicule, un Jeep Cherokee 4X4 sur le parking de l'aéroport.

Le Paraguay. Ce petit voisin du Brésil.

Le 21 juin j'arrive comme prévu à Asuncion, Paraguay. Tout est pour moi nouveau ici, j'ai décidé ne pas revenir en arrière, je fuis de France, de la famille, des amis, de forme définitive. Du moins mon objectif est celui là. Je réagisse à tout cela froidement et sans préoccupation. Mais j'ai seulement un peu plus de 2000 dollars u.s. en argent liquide. Je compte sur la vie beaucoup moins chère en Amérique latine, pour tenir le plus longtemps possible de forme complètement indépendante. Pas de possibilité d'utiliser des cartes bancaires pour éviter de possibles localisations. Personne en France ne sait où je suis, de toute manière, mes comptes bancaires sont vides ou presque. Je loge au meilleur marché dans un hôtel pension tenu par des Chinois. Je suis préoccupé pour l'argent liquide : je ne sais pas si je dois le garder avec moi, ou le cacher dans l'habitation. Au bout de quelques jours je commence à connaître du monde, les latins parlent facilement, je téléphone aussi à une amie de voyage rencontrée dans le vol Asuncion /Munich, un mois avant quand je rentrais d'Argentine pour la France. Elle m'avait laissé ses coordonnées. Nous nous voyons deux à trois fois par semaine au rythme, d'un repas et de faire l'amour. Je rencontre aussi un ami spontané, qui mangeait au bar à côté de moi, tous les jours. Il m'invitera à une fête dans sa famille : un «asado», viande grillée accompagnée de litres de bière pour boire et être contents. Je me souviens il avait deux filles très belles d'une vingtaine d'années. Certains jours, j'allais prendre le frais dans les jardins de la maison présidentielle, oui du Président de la

Republique,, ouverts au public. Et, chose me paraissant étrange pour méconnaître les pays sudaméricains , la résidence du chef de l'état était limitrophe des bidonvilles de la ville d'Asuncion. Je remarquais aussi une perle rare à la station de train , un train à vapeur, certainement le dernier du continent Américain. Il était encore en fonctionnement. Sur une des places du centre ville, il y avait un marché indigène et à l'ombre des grands arbres, aux heures de forte chaleur, beaucoup d'hommes. Ces derniers avaient une occupation particulière. Ils buvaient du Maté en quantité et ensuite urinaient sans complexe aux quatre coins de la place. Trois semaines s'étaient déjà écoulées, le visa était d'un mois. Je demandais une prolongation en me faisant passer pour un ethnologue étudiant les indiens guaranis. Mais sans documents attestant cette profession, celui ci me fut refusé. Je décidais donc demander un visa au pays voisin le Brésil en me présentant à son consulat . En quarante huit heures j'eus la réponse favorable pour un visa de 3 mois, (qui sera plus tard reconduit 3 mois de plus) comme touriste. Je décidais les jours suivant quitter le Paraguay en visitant Ciudad del Este, ville frontière active avec ses négoce de toute sorte, surtout copies de marques de vêtements, montres etc...Ici les brésiliens qui vivent du commerce de rue , y viennent depuis le centre et le sud de leur pays pour s'y approvisionner.

Le Brésil de Maria Nacimiento.

J'allais à quelques kilomètres seulement de là , de l'autre côté de la frontière , à Iguazu (Brésil) . J'y passais la nuit dans une pension pour prendre le jour suivant un avion vers une destination qui m'était encore inconnue . J'avais acheté un guide sur le Brésil pour m'orienter . Rapidement dans la nuit même, je décidais opter pour Salvador de Bahia où finalement je passerai 6 mois au total. Le jour suivant après les escales de Sao Paulo et Rio de Janeiro, j'atterrissais dans le Nord Est du pays, à Bahia. Le rêve, mais aussi une dure réalité. Le rêve pour la beauté des paysages, la race noire qui modèle un caractère de vie spécifique, l'architecture, les femmes, la musique, le carnaval, l'océan , les noix de coco , les plages de sable fins. Et, la réalité pour les fréquents vols, la grande pauvreté , les enfants de la rue, les favelas qui côtoient les zones riches; soit les extrêmes à l'état pur. Tous les jours c'est l'inconnu pour moi, mais c'est la vie, la vraie vie. Dans le courant de ma première semaine, me promenant sur la plage je rencontre une jeune noire de 27 ans environs , d'une beauté surnaturelle. Grande, jeune, les yeux vifs, la bible à la main. Je ne comprenais pas cette contradiction, cette femme sensuelle...Peut être serait ce son talisman..la bible.?. Nous sommes dans une région où la sorcellerie est très présente: la Macumba, la Umbanda y Kimbada , des variantes du Vaudou. Mais il y a aussi beaucoup de chrétiens ou plutôt les deux à la fois, suivant que l'on ait besoin de l'un ou de l'autre pour exorciser les problèmes de tous les jours.. Avec Maria Nacimiento nous devenons «novios» immédiatement. Nous nous aimons , et vivons à pleins poumons, pendant toute la durée de mon séjour au Brésil. Elle est locutrice de radio, dans une radio évangéliste. Avec elle, je découvre la ville de Salvador de Bahia en détail, mais aussi la campagne environnante, sa famille, l'amour sous les cocotiers comme dans les films. Je connaissais également la misère des favelas, contrastée toujours par l'ambiance festive qui y règne: musique, carnaval ,football. La caipirinha, le rhum local, aidait à cette joie de vivre frénétique. C'est une cavale heureuse , j'ai oublié tout de la France. Mais l'argent viendra à manquer au bout de 6 mois. A tel point que j'apprends ce que veut dire l'expression «avoir faim». Mais avec l'aide de Maria Nacimiento, je survis . Pas de travail en vue. Point faible de cette fugue, le manque d'un appui économique ferme, je n'avais personne sur qui compter à ce moment là , encore moins le Consulat de France que m'informait qu'il ne pouvait apporter aucune aide en argent

sonnant. Comme je touchais fond, Je me mis enfin en contact avec la France après un long silence . Là bas tout avait changé ces derniers mois. Ma femme Clarisse etait devenue mon ex. épouse, elle avait trouve compagnie avec le frère de sa copine, avec qui elle vivrait en concubinage un peu plus tard, et ne voulait plus rien savoir de moi. Donc je fis comme l'enfant prodigue je contactais mes parents qui me recevaient les bras ouverts, au moins par telephone, apres plus de 6 mois sans nouvelle . Mais cela n'était qu'une trampe pour me faire revenir du Bresil rapidement. Les jours suivants ce contact telephonique, j'allais de Salvador de bahia à Asuncion (Paraguay) en autobus soit 2 500 kilomètres . Une autre aventure de deux jours et deux nuits , à travers des paysages précieux et changeants. Je retournais au Paraguay pour prendre l'avion pour la France. Petit incident à l'aéroport d'Asuncion : les douaniers m'informent que le visa d'entrée dans leur pays est invalide, mais que moyennant 300 dollars u.s., cela pourrait se solutionner . J'ai du donc , pour ne pas rester planté et perdre l'avion, me soumettre aux lois locales de la corruption.

Un saut discret au Portugal puis visite furtive en France.

Arrivé en France, à l'aéroport de Bordeaux , je decide ne pas aller directement chez mes parents mon seul point de chute, à l'heure actuelle, mais d'aller en train au Portugal à Lisboa. J'avais le regret de la langue portugaise, si mélodieuse, chantante. Il m'était aussi difficile d'oublier Maria Nacimiento. Au Portugal j'avais comme un cordon ombilical que me maintenait encore pour quelques heures, attaché au Brésil. La, je vagabonde quelques jours avec le peu d'argent liquide qu'il me reste, dans la capitale et je trouve un groupe d'Hare Krisna dans une rue. Ils m'invitent à vivre avec eux dans leur maison de Porto. J'y vais le jour suivant. Mais je m'aperçois que vivre en communauté avec les exigences religieuses que cela suppose, ceci n'est pas pour moi, régimes végétariens etc. excepté dans une situation d'extrême urgence . J'y reste trois jours. Donc c'est décidé , cap sur la France au moins pour quelques jours.

Arrivé chez mes parents, grande guerre, ils me disent que je suis fou, ils ne comprennent evidemment pas tout cela , cette trajectoire hors norme de leur fils. Je dois préparer un plan definitif et cette fois sans echec pour ne plus revenir chez eux ,ni en France. . En plus pour moi ,rester dans mon pays aujourd'hui, serait un suicide à ma liberté . Je devrais répondre à tout ce monde qui s'impatiente: banquiers, creanciers, ex epouse, juges etc..les courriers de menaces des banques ,d'impayés pleuvent , à la boite aux lettres du domicile des parents. Ceci depuis que mon épouse s'est separée et a demande un divorce rapide. Oui, aussi le vehicule 4x4 Cherokee n'est pas payé entierement , les mensualités ne sont plus versées. Le parking de l'aéroport où le vehicule était stationné 6 mois me poursuit également pour impayés. Là d'ailleurs je laissais mon véhicule pour toujours. Mon ex épouse demande une pension pour notre fille. Je n'ai jamais rien payé ,ni me suis jamais présente devant les juges qui me citent pour ces affaires. Les gendarmes du village viennent visiter mes parents pour me localiser, ils les prèssionnent pour essayer d'avoir mon adresse, mais sans succès. Ils savent garder le silence.

Un détour a Larnaka, Chypre.

Alors au bout d'une semaine environ, après avoir repris contact avec quelques uns de mes anciens clients, je solutionnais en partie le thème économique pour ma fuite. Un matin très tôt, je «m'échappais» de la maison parentale, c'était début Janvier 1994, avec pour destination : Chypre /Larnaka. La capitale de la partie grecque de l'île, où je passerai 15 jours. Pourquoi faire un voyage au Moyen Orient maintenant ?. Pour rien de particulier. Le destin m'appelle, sans plus. Les difficultés rencontrées avec l'anglais et la difficile communication avec les locaux me faisait désister rapidement de ce lieu pour une installation durable. C'est dommage c'était aussi un petit paradis, à quelques exceptions près, entre autre le mur qui séparait Nicosi en deux : une partie Grecque, l'autre Turque. Une sorte de mur de Berlin dans une île de la Méditerranée. Mais je me souviens des typiques repas grecs, et du bon vin rouge, d'une nuit en discotèque invité par des amis connus sur place, pour savourer la musique locale. Je n'oublierai pas non plus le taxi fourgon pour aller de Larnaka à Nicosi, un véhicule qui sillonne la campagne et qui prend les voyageurs au bord de la route, jusqu'à faire le plein. Des anecdotes qui font la richesse d'une vie nomade.

L'ESPAGNE, LA CATALOGNE...

«L'EXPATRIATION» DÉFINITIVE.

A l'aéroport de Toulouse où j'atterris en provenance de Chypre, je décide passer une nuit dans un hotel de la ville . Et ,le jour suivant je pars pour l 'Espagne en tren cette fois. C' est décidé. Pendant mon séjour en Chypre, j ai réfléchi longtemps. J 'ai vu que l 'Espagne était le seul pays où j 'aurai un minimum de chances pour m'installer avec succès et à long terme : Je parle l'Espagnol et je reste voisin de mon pays. De cette manière je pourrais échapper aux poursuites judiciaires, et aussi aux créanciers, de France . Dans un premier temps j 'ai décidé d 'aller à Valencia. C 'est la fin Janvier 1994, J 'y passe trois semaines, , c 'est bien mais je préfère tanter le coup à Barcelona. Donc après étude détaillée d'un guide du Routard je découvre une Pension Residential de Estudiantes, à la calle Comtal, dans le centre ville, avec possibilité de cuisine. C 'est exactement ce qu 'il me faut à court terme, et c' est pas trop cher. Il m 'est impossible de louer quoi que ce soit, je ne suis pas documenté comme résident, mon statut est celui de touriste. Nous sommes vers le 24 fevrier 1994. Economiquement je me mets en contact avec les quelques clients que j 'avais conservé de France et leur explique que je suis à leur disposition depuis Barcelone, je traiterai leur cas par courrier et téléphone. Il n 'était pas question cette fois de retourner en France. J'étais à nouveau sorcier radiestesiste pour eux. Je vendais donc du vent. Mais officiellement pour les personnes rencontrées à Barcelone j 'étais journaliste pour des revues françaises, spécialisées dans les sciences occultes. Pendant ce temps , les mois passent. A partir de l 'été, je vais toutes les fins de semaine dans les discotèques de musique salsa, musique à laquelle j'avais goûté durant mes sejours en Sud Amerique. Et là ,je rencontre en Octobre une sud americaine, du Péru, Maria del Pilar, Marita, qui quelques mois plus tard sera mon épouse. C' est mon segond mariage. Au bout d 'un an environ nous avons un fils Didier . Je suis bien, mais j ai besoin de «bouger» , les grands espaces..... Nous habitons dans un premier temps près de l' Arc de Triomf à Barcelone, dans le vieux quartier, un appartement très petit et vieux dans la calle Cortines. Rapidement en Janvier 1996, l 'économie prosperant nous changeons à un appartement plus grand ,calle Valencia, n° 666 , le diable en chiffre . Aidé de ma nouvelle épouse j 'avais développé mon négoce , celui de «sorcier » en vendant aussi mes services, réservés jusqu'á présent aux anciens clients de France , aux clients de Catalogne . Une des seules choses que je savais faire avec succès était celle lá, vendre des services qui en realité n' existaient pas. Ils étaient seulement réels dans la tête de mes clients . Entre temps, avec ce négoce, officiellement d 'astrologie pour le fisc, et le mariage j 'avais obtenu les documents de résidence. Quelques mois plus tard , en Juillet ,en passant 1 mois de vacances sur la Costa Brava, je suis fasciné par un village, Sant feliu de Guixols. Je décide sur le champ avec l'approbation mitigée de ma compagne, chercher une maison à louer, pour fixer là, notre residence définitive. Un coup de tête ?Oui et non, la grande ville m'est difficile à vivre, j'ai toujours vécu aux champs. Je vois là une opportunité pour retourner à mes origines. Chose faite, nous trouvons un grand appartement et nous venons

nous installer à ce village le mois suivant, tout va très vite. Nous sommes en Aout 1996. Je fais beaucoup de publicité sur les journaux locaux, les clients affluent, les années sont prospères, mais viendra ici aussi la monotonie. Ainsi que dans le travail. De temps en temps je reçois de France la visite de Claude, un ami, ancien client et féru de sorcellerie. C'est un des seuls contacts que j'ai gardés de mon pays. Il est invité à venir passer tous les étés quelques jours chez nous, sur la côte catalane. Claude est un homme accessible, simple, il a un don: Il construit des cathédrales..... avec des allumettes. Il sera pendant plusieurs années, profitant de ces visites, mon passeur: Il m'apporterait de France ce dont j'aurais besoin, surtout des produits alimentaires. Mais cette relation se termina.

Quand à moi rapidement, je décide donner un air nouveau à ma profession, en m'inventant une histoire pour me faire connaître dans tout le pays si cela marche. un bluff publicitaire. Il existait à cette époque une émission très suivie, «Cruzamos el Mississipi», d'une télévision, tele 5, et d'un présentateur non moins connu, Pepe Navarro. On y présentait souvent des guérisseurs ou sorciers. Je décidais être, pour la circonstance un «sorcier mangeur de feuille de laurier». Le mensonge, disons mon imagination était faire croire que « je mangai une quantité importante de feuilles vertes de laurier et qu'après l'ingestion j'entrais en transe comme par l'effet d'une supposée drogue contenue dans le suc, Ainsi dans cet état j'étais en mesure de prévoir l'avenir ou certains phénomènes futurs. J'étais un daphnefuge, comme disaient les anciens grecs ». J'envoyai donc un fax à l'émission ciblée et recevais un appel téléphonique peu de temps après d'un journaliste de l'équipe, intéressé par cette méthode inconnue. La suite ce fut l'espéré, reportage, plateau de télévision; de l'argent facile par les répercussions publicitaires. Je fis trois ou quatre fois de plus avec d'autres télévisions la même trame, avec d'autres sujets aussi inventés: entre autre celui de buveur d'urine. « Je buvais mon urine depuis 10 ans et j'en expliquais les bons effets thérapeutiques ». L'argent n'était pas un problème, et nous organisions un voyage au pays de mon épouse, le Pérou.

Une parenthèse à l'extérieur : la Cordillère des Andes.

Ce voyage dura 3 mois. Nous étions au printemps 1997. Là bas, découverte des grands espaces de la Cordillère des Andes, les hauts plateaux du lac Titicaca, la ville des volcans Arequipa, la capitale de l'alpinisme Huaraz dans la Vallée blanche et Piura au Nord Ouest. Avec près de cette ville, dans la montagne, le célèbre lieu des chamans, las Huaringas de Huancabamba, un lieu magique à 3500 mètres d'altitude. A la capitale Lima la corruption de l'époque Fujimori, se faisait sentir dans la vie de tous les jours..De retour en Espagne, en Mai, à l'arrivée à l'aéroport de Madrid, en présentant mon passeport à la Police des Frontières, survint un problème. Les policiers me demandèrent d'attendre un moment, ils devaient vérifier quelque chose. En effet l'ordinateur leur avait signalé que j'étais sur la liste des personnes recherchées dans l'espace Schengen de la Communauté Européenne.. Mais comme il n'y avait pas d'ordre de détention, simplement un ordre de localisation, après 1 heure d'attente dans une salle connexe, ils considéraient le problème et me laissaient finalement repartir librement. Non sans, préalablement me demander mon adresse actuelle, que je leur donnais fausse, bien entendu.

Ensuite les années passèrent avec ma femme et mon fils. Pendant ce temps je fais la connaissance d'une jeune femme Sylvia, une cliente: elle a 29 ans. Nous devenons amants; Une rebelle comme moi, qui aime vivre dans les bois et s'oublier dans les calanques désertes de la Costa Brava. Rien de durable, une aventure de quelques mois, comme d'habitude. Le mot durable n'entre pas dans mes possibles. En 2003 une violente dispute de jalousie avec mon épouse, fait que nous nous séparions et divorcions de forme immédiate en juin de cette année. Donc il me fut demandé une pension en 2003 pour notre fils. Les deux premières

années je remplissais mes obligations ,mais pour une diminution très importante de mes activités lucratives je ne pouvais plus supporter cette charge. Je décidais tout simplement de ne plus verser cette pension. A ce moment là, j 'ai du fuir aussi de cette situation , pour mon refus à payer et à me presenter aux citations des juges.Premierement il y eut intervention de la justice en douceur , vers 2005 jugements Civils . Voyant que cela était sans effet, ces affaires furent passées au Pénal aux environs de 2009 . Pendant cette période, depuis celui qui fut mon deuxieme divorce, c'est à dire depuis 2003 je n 'était pas en reste avec les femmes , au moment de la séparation sans perde de temps j'avais rencontré Pepi, une locutrice de radio qui était en plein tumulte de divorce aussi. Une relation éclair, mais intense de six mois avec elle, nous vivions dans son appartement , l 'idylle se terminait aussi subitement qu 'il avait commencé. Après, ce furent diverses relations passagères sans objectifs autres que de combler le vide du moment: femmes seules ,divorcées ,mariées, peut importait, puis vint une relation stable de deux ans en concubinage avec une péruvienne Yolanda, mais lâ aussi pas de futur, les problèmes me suivaient a la trace. Je décidais en 2006 quitter Barcelone pour aller rejoindre une copine colombienne, connue par internet,un autre amour qui vivait au Sud de l'Espagne en Andalousie . Nous passerions ensemble, quelques mois dans un endroit merveilleux, un «pueblo blanco», un nid d'aigle niché en haut d'une falaise: Arcos de la Frontera. Une parenthèse dans le temps, avant de retourner une autre fois seul, vivre en Catalogne, . Nous étions alors, en Fevrier 2007, à Barcelone où je me retrouvais sans le sous, et sans logement cette fois, donc à la limite de l'indigence. Mais le 6 eme sens ou je ne sais quel instinct, me disait d'aller frapper à la porte d'une communauté Emmaus près de Barcelone. Je connaissais un peu le fonctionnement de ces communautés par l'intermédiaire du mediatisé Abbé Pierre . Je me souvenais de ses apparitions en télévision en France et de ses coups de gueule contre les politiques, quand les plus démunis étaient exposés aux hivers rigoureux. Donc le même jour de cette intuition j'entre en contact avec l 'association et le jour suivant je suis un membre de plus de cette communauté. Je travaille dans le recyclage. Mais au bout de deux ans je suis poursuivi par mes démons....Etant salarié chez Emmaus , mon ex épouse Maria del Pilar, , qui me recherchait par monts et par veaux pour le paiement de pensions, me localisait à partir de mon numero de securite sociale. Je devais donc dans les plus brefs délais fuir à nouveau. Apres une petite stratégie de mon avocat je gagnais quelques mois de sursis, le temps suffisant de savoir où j 'allais élire mon nouveau « domicile» Connue ma nouvelle destination, je quittais donc la communauté, mais pas seul, j 'étais tombé amoureux d'une responsable, Roser. Ainsi, aidés par des complicités et après avoir déménagé deux fois en quelques mois d intervalle, nous prenions la clef des champs en 2010 pour vivre dans une Masia (un mas) loin de l 'agitation de la ville, et où je continue a vivre en ce moment.

MA VIE EN CAVALE AUJOURD'HUI,

.... AU JOUR LE JOUR.

Ne me présentant pas devant les tribunaux, je suis depuis 2009 poursuivi par un Mandat d'Arrêt en Espagne, d'après les renseignements fiables et parallèles que je possède. Donc je dois vivre plus que jamais en cavale, cela dure depuis 1993, 20 ans déjà sans interruption. Maintenant non seulement pour les ennuis de France, mais aussi par ceux créés ici en Espagne, en Catalogne, où j'étais venu prendre du recul. Je vis à ce jour sans Sécurité Sociale (cela veut dire pas de soins, il ne vaut mieux pas être malade ou avoir un accident grave). Je n'ai pas de Carte de Résidence (d'identité), ni de comptes bancaires. Bien sûr, le téléphone fixe ou portable à mon nom est à proscrire. La plupart du temps je réalise les appels depuis des cabines. J'utilise internet au strict minimum, ça laisse des traces. Je n'ai pas de voiture. Je me déplace le plus souvent en transport public. Quand je monte dans une voiture, je suis conscient que s'il y a un contrôle routier, c'est fini. Ma profession pour les voisins et amis, est celle de « météorologue et je travaille par internet, je donne aussi des cours de météorologie à Barcelone », en réalité tout cela est faux. Je ne peux pas occuper un emploi, car le numéro de sécurité sociale permet ma localisation. Je n'ai pu relancer la profession lucrative de faux sorcier, car mon ex épouse connaissait bien les supports publicitaires que j'utilisais et par la même, elle pourrait me retrouver rapidement. Je vis grâce à l'aide d'une logistique fragile: quelques anciens clients et mon actuelle copine Roser, cinq ans de vie commune, elle connaît pratiquement tout de ma saga. Bien que de nombreux faits relatés ici, lui sont encore étrangers.

Cette histoire, mon histoire, c'est un choix de vie. Je dois l'assumer avec toutes ses conséquences. Quelque fois c'est facile, quelque fois c'est difficile. Il faut être toujours sur ses gardes. A certains moments on se relâche. C'est là que cela peut être dangereux, surtout avec les relations sociales. Il vaut mieux ne pas avoir d'amis. Ils posent trop de questions. Il ne faut pas trop parler aux gens, mais suffisamment pour ne pas paraître suspect. Il faut faire attention aux voisins, ne rien leur confier, changer d'habitudes, éviter les routines avec ceux qu'il faut obligatoirement côtoyer. S'ils sont trop curieux, il faut les mettre à leur place gentiment. Avoir une partenaire peut s'avérer dangereux. Quand c'est possible il vaut mieux faire sa cavale seul. Il faut aussi changer de domicile, de temps en temps. La ville ou la campagne? cela dépend. Quelquefois plus de risque à la campagne si tu as des voisins, ils savent tout de tes mouvements. Alors qu'en ville tu passes complètement anonyme. De toute manière rester positif, quoi qu'il arrive, est important. Il faut savoir que l'on n'est

jamais seul quand on est à la limite de perdre l'espérance. Mais ce dernier point ne peut s'expliquer, il est d'ordre spirituel et demande à être expérimenté personnellement pour le découvrir. Mais ce qui est certain c'est que l'on vit, on expérimente la vraie vie, dans le sens que l'on doit vivre au jour le jour, fixé sur le présent. J'oublie le passé, je ne fais pas de projections sur le futur. Une cavale, c'est vouloir se situer en dehors du BAN, de la société, d'où l'origine de Ban-dit, exclus de la société. Mais on peut être exclu, ou s'exclure soi-même, dans ce cas c'est un choix, un renoncement volontaire, dans l'autre c'est une soumission.

Il y a aussi dans une cavale énormément de temps libre; qu'il faut à tout pris occuper pour ne pas perdre la tête. Dans mon cas je lis, beaucoup de livres spirituels, ça aide le moral mais plus que la médecine calmante de l'Esprit, c'est surtout un chemin pour l'Éveil de l'âme. La Bible, le Coran, la Bagavata Gita etc... sont en quelque sorte comme un phare, qui éclaire ma route dans le brouillard. Je lis aussi beaucoup de livres de climatologie et météorologie, c'est une de mes passions d'enfance. Et comme le magique, le mythique, le superstitieux m'ont toujours attiré de nombreuses lectures de ces sujets occupent aussi mes longues heures. Je m'oblige à faire de nombreuses randonnées dans les bois environnants, ceci tous les jours. Il est important de s'imposer une discipline pour tenir le coup. Il y a aussi quelques sorties à l'extérieur qui sont le plus limitées possibles. Dans les grandes villes on passe inaperçu, on doit simplement éviter les endroits chauds où il y a peu de contrôles de police.

Ces derniers mois. Le premier semestre 2013.

J'ai réalisé un rêve que j'avais depuis longtemps. Le pèlerinage à pied de Roncesvaux à Santiago de Compostelle, au printemps dernier en Mars, près de 800 km souvent seul avec moi-même. Mais j'ai pris des risques: Dans certains villages de Castille, la Guardia Civil, (les gendarmes espagnols) passait dans les auberges des pèlerins chercher les registres des pensionnaires qui doivent laisser leur identité, sur présentation de passeport ou carte d'identité. Devant cette situation j'ai dû changer les étapes, les faire plus longues pour éviter un possible rattrapage à l'étape suivante. Finalement j'arrivais à Santiago sans problèmes mais physiquement fatigué pour avoir changé les rythmes de marche. Les pèlerinages ne sont plus ce qu'ils étaient. L'esprit pèlerin disparaît, la plupart des auberges refuges ne sont plus libres d'accès. En Avril, une dispute avec les voisins, Fernando et Delia a compliqué les relations de proximité. A partir de maintenant il faudra encore redoubler de prudence, et être plus méfiants.

Pendant ce temps en France ma cousine Marie Ange lutte contre un cancer en phase terminale. Quand à mes parents 86 et 84 ans ils sont encore en vie, certainement nous ne nous reverrons plus, La dernière fois que j'ai été chez eux, c'était en janvier 1994. Mes enfants m'ont oublié. J'ai été le premier à les oublier. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de Jeannot, mon compagnon de désertion, depuis que j'ai quitté l'Armée. Avec mes amis Bernard et Yves, nous ne sommes plus en contact depuis 1993. Du côté de la Corse, j'ai appris qu'Antoine Recco avait été libéré pour raisons médicales en Mai 2010, après 27 ans sous les verrous. Son frère Thommy, condamné à perpétuité, n'aurait pas quitté la prison, malgré plusieurs tentatives de demandes de remise de peine. Micheline leur mère ainsi que leur père sont décédés depuis longtemps déjà. Leur maison de Propriano a été démolie.

Pour finir. Mes impressions.

On sait bien que toutes les cavales se terminent un jour. Peut importe, car, quand cela arrive, on doit ressentir aussi une grande paix et tranquillité. L'homme en cavale est un homme sur le qui-vive, toujours sous tension, sachant qu'à tout moment, il peut se faire prendre. En attendant il jouit de l'instant. Mais plus tard aussi, quoi qu'il arrive il pourra aussi jouir de l'instant. Car cela ne nécessite aucun mérite personnel, c'est une grâce. Instant et éternité, éternité et instant, en définitive, c'est la même chose. Une histoire raconte qu'un indien condamné à mort, s'échappe et comme on le poursuit de près, il monte sur un arbre isolé surplombant un précipice. En bas l'espèrent ses gardiens. Il n'a pas d'échappatoire. Mais subitement il découvre que l'arbre est un pommier. Alors il prend un fruit et se met à savourer les pommes qui lui sont accessibles. Ceci est savoir jouir du présent, sans projeter le passé dans le futur.

En physique on apprend que l'eau pour se déplacer sur une surface, d'un point à un autre, le fera toujours en méandres, jamais en ligne droite. C'est une de ses propriétés basiques. Les différentes étapes d'une vie humaine répondent aussi à cette loi. Dans ce récit vous avez suivi les méandres de ma vie. Une vie, au mouvement liquide, à mes yeux. Mais une vie d'exclus, d'invisible dans un sens négatif, certainement aux yeux de beaucoup d'entre vous. Eh oui, les vôtres, sont souvent le reflet d'une société malade. Ils ne voient pas l'Essentiel. Pour cela il faut payer un prix, vivre Hors Système. Ce qui n'a rien à voir, avec les Anti Système. Ces derniers, luttent pour des changements radicaux dans une société: une école différente, une agriculture écologique, un commerce de proximité, des politiques plus justes, souvent des actions raisonnables. Mais dans tous ces cas, ils font toujours le jeu du système, simplement par le seul fait de s'opposer. Aussi et surtout, parce qu'ils vivent une contradiction: Ils continuent à se bénéficier du modèle contre lequel ils luttent, pour ce qu'il peut leur apporter de positif. Hors Système, au contraire tu dois renoncer à tout, aux inconvénients d'une société, ce qui n'est pas si difficile. Mais aussi à ses avantages (ses drogues) les possessions matérielles, les faux plaisirs, une protection sociale, des lois pour te protéger, les documents d'identité. Ainsi tu deviens invisible.

Pour conclure, TOUT est dans cette paradoxe: « Pour vivre en plénitude, tu dois devenir invisible au monde ». C'est la condition du bandit, du fugitif quel que soit son motif, mais aussi du mystique, ou de l'ermite.

Didier J.E. COUTANCEAU. Catalogne. Juillet 2013.

BIENVENUS, JUSTEMENT JE VOUS ATTENDAIS.

C'est ce que je dirai à ceux qui me recherchent, le jour ou ils viendront pour moi.

Índice

| | |
|---|-------------|
| _____ Dédicace. | P.2 |
| _____ Préface. | P.3 |
| _____ Mon enfance: L'école buissonnière, la solitude | P.4 |
| _____ L'adolescence: L'innocence perdue, la découverte de la haute montagne. | P.5 |
| _____ Le service militaire: Loin des miens, vers de nouveaux horizons. | P.6 |
| _____ LA DESERTION DE L'ARMÉE, UNE CAVALE QUI MARQUERA MA VIE. | P.7 |
| _____ La Corse. Pour se mettre au vert. | P.9 |
| _____ La famille Recco: L'hospitalité corse et bien plus. | P.10 |
| _____ Des déserteurs fatigués. Le retour aux quartiers. | P.12 |
| _____ Ces petites cavales déguisées en voyages d'affaires. | P.14 |
| _____ LA GRANDE CAVALE. | P.18 |
| _____ L'ESPAGNE,LA CATALOGNE. L'EXPATRIATION DÉFINITIVE. | P.23 |
| _____ MA VIE EN CAVALE AUJOURD'HUI, AU JOUR LE JOUR. | P.27 |
| _____ Pour finir. Mes impressions. | P.30 |
